

Introduction

Céline LETAWE et Christine PAGNOULLE

« L'espace de la traduction est irrémédiablement
pluriel, hétérogène et non unifiable »
Antoine Berman, « La traduction et ses discours »,
Meta 39 : 4 (1989), 674

« En me lançant dans le voyage immobile de la traduction,
j'ai retrouvé cette plongée dans l'inconnu, ce décentrement
des certitudes que procure le déplacement géographique –
et dont, très vite, on ne peut plus se passer. »
Corinne Atlan, *Le pont flottant des rêves*,
éditions La Contre Allée 2022, 10

En sollicitant un peu le terme 'engagement', nous pourrions dire que traduire – traduire n'importe quoi – c'est déjà un engagement – envers le texte source, envers le public cible. Toujours les deux, quel que soit le type de texte. Quand le traducteur ou la traductrice remanie un texte technique mal rédigé, c'est bien sûr pour le rendre compréhensible au lectorat, mais c'est aussi pour sauver l'original de sa propre confusion. Patricia Willson excelle dans cet engagement qu'est la traduction et, comme le montrent les textes théoriques qu'elle a publiés sur le sujet, ne conçoit la traduction qu'impliquée dans le siècle, dans la cité, engagée donc, au sens plein du terme. Patricia Willson excelle également dans cet autre engagement – d'aucuns parlent de sacerdoce – que représente l'enseignement, ce qui se traduit par une attention soutenue à ses étudiant-es depuis leur entrée à l'université jusqu'à la fin de leur doctorat, et bien au-delà.

Sa propre formation universitaire peut avoir quelque chose d'inattendu, puisque son premier diplôme, en 1980, est une maîtrise en biochimie. C'est seulement 13 ans plus tard qu'elle obtient une maîtrise en lettres et en 2003 qu'elle défend sa thèse de doctorat sur les figures de traducteurs en Amérique latine sous le titre *La Constelación del Sur*. L'ouvrage qu'elle en tirera est devenu une référence dans le domaine. Ces années d'études marquaient aussi les débuts de son engagement dans l'enseignement, à la fois à l'université de Buenos Aires et à l'Institut d'Enseignement supérieur des Langues vivantes « J.R. Fernández » (où elle avait entre-temps également obtenu un diplôme). Des années qui vont marquer les esprits et les cœurs, comme en témoignent les premiers textes de ce recueil.

C'est également dans ces premières années que se renforcent ses convictions militantes et que commence sa carrière de traductrice, doublée pendant quelques années de celle d'interprète de conférence. Elle traduit de l'anglais et du français en espagnol, des écrits théoriques (Žižek, Ricoeur, Barthes, Irigaray...) mais aussi de grandes œuvres littéraires, la traduction de *Madame Bovary* menant à celle de l'œuvre inachevée et monstrueuse de Jean-Paul Sartre sur Flaubert, *L'Idiot de la famille*. En hommage au beau témoignage de notre collègue Laurent Demoulin, elle projette de traduire *Robinson* en espagnol. Elle publie aussi, avec constance, des écrits où s'exprime sa propre conception de l'art de traduire. Les essais rassemblés dans *Página Impar* en 2019 nous en offrent la quintessence. La traduction de trois d'entre eux est au cœur de ce volume.

C'est en 2012 qu'elle arrive à l'Université de Liège, après un an au Colegio de Mexico, nous apportant la richesse foisonnante et généreuse de ses recherches et de son enseignement. Tant dans la

filière d'enseignement en Traduction et Interprétation, où elle a été présidente de jury d'examen pendant plusieurs années, que dans le cadre du Centre Interdisciplinaire de Recherches en Traduction et en Interprétation (CIRTI), qu'elle a dirigé pendant deux ans, Patricia a apporté un élan créatif crucial et essentiel à leur essor. En parallèle, elle co-dirige le CETRALIT, un programme de traduction littéraire de troisième cycle à l'Université de Buenos Aires.

Le travail de Patricia Willson a été récompensé par de nombreux prix. Nous mentionnerons entre autres le Premier prix du Fonds national des Arts (République d'Argentine), dans la catégorie essai, en 2003, le Prix pan-hispanique de Traduction spécialisée (Madrid) octroyé par l'Organisation des États ibéro-américains, l'Institut Cervantes et l'Union Latine en 2005 et le titre de Professeur invité « Gerhard Mercator » à l'Université Friedrich-Alexander d'Erlangen-Nuremberg en 2007. Le présent volume n'est qu'une marque supplémentaire de reconnaissance.

Ce recueil en hommage – *Festschrift, Liber amicorum* – rassemble des contributions d'amis, de collègues, de disciples qui, par des biais divers, illustrent ou font écho à sa conception de la traduction, de la transmission et de l'engagement.

Le texte de Bárbara Poey Sowerty et celui de Sofia Ruiz et Gabriela Villarba, trois anciennes étudiantes devenues à leur tour enseignantes, chercheuses, traductrices et éditrices, contribuent à établir le rôle joué par Patricia Willson dans leur institution. Celui de Roberto Bein nous emmène avec verve et sans avoir l'air d'y toucher, à partir de cas vécus, vers des réflexions théoriques sur les contraintes de la traduction.

Les deux chapitres suivants proposent des développements théoriques. À la suite de travaux de Patricia Willson, Alejandrina Falcón explore l'ancrage matériel (politique, idéologique, économique) de la production de traduction en Espagne et en Argentine. Danielle Zaslavsky s'intéresse aux enjeux idéologiques qui interviennent dans le choix d'une grammaire hispano-française rédigée par un Mexicain dans les écoles publiques du Mexique, illustration de la tension entre fascination pour la culture française et défense d'une langue et d'un patrimoine nationaux.

Nous avons placé au cœur du volume trois traductions de chapitres tirés de *Página Impar* : une en anglais par Maria Constanza Guzman et Joshua Price et deux en français par nos collègues Valérie Spapen et Laurence Hamels. Une des trois traductions est un entretien de Patricia Willson réalisé par Rosario Lázaro, traductrice, journaliste et membre du département de traduction de l'Université fédérale de Santa Catarina (Brésil), sur sa carrière de chercheuse et de traductrice, notamment sur le rôle de la traduction et la visibilité des traducteurs, thématiques qui lui sont chères. « *Translaturire* : espaces du désir et du militantisme en traduction » a donné son titre au présent volume. Dans ce texte, Patricia Willson met en relation le vouloir-écrire ou *scripturire* de Roland Barthes, ce « point de départ subjectif et volontaire qui catalyse l'écriture elle-même », et le vouloir-traduire ou *translaturire* d'Antoine Berman, cette pulsion de traduire évoquée dans plusieurs de ses textes théoriques¹. Patricia Willson fait l'hypothèse que ce *translaturire* suppose la configuration de deux espaces distincts dans la pratique de la traduction, celui du désir et celui du militantisme :

Toute personne qui a traduit avec une certaine régularité connaît un moment de *translaturire*, c'est-à-dire le moment auquel elle ouvre le livre qu'elle va traduire, elle souhaite le lire et se l'approprier, et ensuite elle désire le réécrire. [...]

Les espaces de militantisme établis par le *translaturire* sont liés à différentes formes de dissentiment face à la mondialisation et au néolibéralisme. Il s'agit d'une hypothèse qui s'appuie sur l'actualité et la synchronie, mais, bien entendu, si nous parcourons l'histoire des traductions, nous verrons que dans de très nombreux cas, l'appropriation discursive

¹ On épinglera notamment le premier chapitre de *L'épreuve de l'étranger* (1984), intitulé « la Traduction au manifeste », où Antoine Berman prédit un nouveau statut pour la traduction, qui cesserait d'être « ancillaire » (14) ou « refoulée » (16), pour devenir « une pratique autonome, pouvant se définir et se situer elle-même » (12) : « la pulsion du traduire [...] ce désir de traduire qui constitue le traducteur comme traducteur » (21) ; « La mimesis traduisante est forcément pulsionnelle » (23). Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Gallimard 1984, collection tel.

du texte source n'était pas empathique, mais plutôt un moyen d'atteindre plusieurs objectifs : l'essentiel, ce que le vouloir-traduire impliquait était la possibilité de multiplier les lecteurs et de diffuser des idées, des savoirs, des croyances, des esthétiques.

Les trois chapitres suivants sont des commentaires de traduction, Ilse Logie croise les perspectives sur le roman de Cabezón Cámara *Las aventuras de la china Iron* et sa traduction anglaise ; il s'agit, explique Logie, d'une relecture féministe et décoloniale d'un texte fondateur de la littérature voire de la conscience nationale argentine, le poème épique *Martin Fierro*. La transgression, ici, se joue sur au moins trois niveaux : l'histoire racontée, la langue polyphonique et l'audace de la traduction (et de sa publication). La traduction anglaise s'écarte résolument des conventions standardisées qui s'étaient établies avec les traductions des romans du Boom sud-américain : les traductrices recréent une langue déjantée et plurielle.

Claudia Fernández Speier commente son travail sur la traduction de la *Divine Comédie* en commençant par la question récurrente : pourquoi retraduire Dante ? et sa réponse : l'envie, la pulsion de traduire, s'est avérée plus forte que la peur. Un texte qui, comme la *Divine Comédie*, combine philosophie, science, politique, théologie, chronique citoyenne et révélation mystique dans un parfait contrôle du rythme et une maîtrise totale du lexique, présente nécessairement un grand nombre de défis. Elle désigne deux grands choix qui se posent tout au long du travail, celui entre la « restitution du sens » et le « travail sur la lettre », pour citer Berman², et celui entre le respect d'une tradition italienne et l'acclimatation à un contexte argentin. Elle propose ce commentaire comme une confession et une invitation à trouver dans les mots de Dante un écho à chacune de nos expériences.

Le texte d'Andrea Pagni aborde trois traductions latino-américaines du récit de Kleist *Michael Kohlhaas* (dont la sienne). Après s'être interrogée sur les facteurs qui font que tel texte existe ou non en traduction, Pagni s'interroge sur ce qui arrive au texte dans l'opération de traduction et, plus spécifiquement, comment l'histoire de Kohlhaas, parti vendre des chevaux et arrêté en chemin par une frontière toute neuve, est modifiée au passage de frontières linguistiques et culturelles ; elle examine les choix posés par trois traducteurs ayant travaillé dans des situations de conflits armés.

La transition vers la dernière partie, qui consiste en traductions 'engagées' originales, est assurée par le double texte de Griselda Mársico et Uwe Schoor. Ils nous proposent d'abord le contexte éminemment politique dans lequel le traducteur Henryk Bereska a travaillé en Allemagne de l'Est, puis en Allemagne unifiée, et nous offrent ensuite leur traduction d'extraits choisis de ces *Cahiers de Kolberg*, témoignage précieux d'un journal de traducteur, les mains dans le cambouis.

Rosana Orihuela nous propose des extraits de sa propre traduction d'un roman d'Argueda qui figure le contraste entre deux variétés de langues et deux cultures, celle des hauts plateaux, mâtinée de quechua et celle de la plaine côtière, occidentalisée, par la rencontre de deux renards.

Valérie Bada et Cyriel Étienne traduisent *Le Viol de Sally*, que son autrice Robbie McCauley (1942-2021) introduit comme « une performance théâtrale qui présente une femme noire en dialogue avec une femme blanche et avec le public ». Cette courte pièce, articulée autour de moments d'improvisation et de danse, met en scène les rapports complexes d'oppression et de répression qui continuent de traverser la société américaine.

Marie Herbillon traduit le chapitre introductif du texte *The Orchard* (1994), de l'autrice australienne d'origine britannique Drusilla Modjeska. Par son geste, elle souhaite rendre visible une écrivaine injustement méconnue du public francophone qui a elle-même cherché à « offrir une visibilité à des artistes féminines insuffisamment valorisées, dénonçant au passage l'oppression du patriarcat et les structures de pouvoir qui ont mené à l'exclusion du canon ces femmes de talent ».

Christine Pagnoulle traduit deux poèmes de Kamau Brathwaite en offrant également une brève réflexion sur sa pratique traduisante. Les deux poèmes choisis ne sont pas des poèmes militants mais des poèmes d'amour, et pourtant « ils chantent la force de la résistance, nourrie par l'attachement à des traditions locales et africaines ».

² Antoine BERMAN, « La traduction et ses discours », *Meta* 34 : 4, 1989, 672-679, 677.

Clémence Belleflamme contribue au volume par le biais d'une traduction en espagnol d'un article du quotidien belge *La Libre Belgique* sur l'importance de la culture, une question qui a fait l'objet de nombreuses discussions entre elle et Patricia Willson, sa promotrice de thèse. Comme elle l'écrit elle-même, « en principe, un traducteur traduit toujours vers sa langue maternelle », mais la nature de ce volume d'hommage à celle qui lui a aussi enseigné la traduction vers l'espagnol l'a encouragée à déroger à la règle.

Mathilde Mergeai traduit le premier chapitre du livre *Why I Am Not a Feminist: A Feminist Manifesto*, publié en 2017 par Jessa Crispin. Dans ce texte intitulé « Le problème du féminisme universel », l'autrice interroge les évolutions récentes du féminisme. Par sa traduction, Mathilde Mergeai entend rendre hommage à « la radicalité discrète » de Patricia Willson, « à sa capacité à ne pas perdre de vue l'essentiel du combat contre les inégalités et à rappeler à ses jeunes (ou moins jeunes) collègues, qui font parfois beaucoup de bruit, les vrais enjeux de ces luttes ».

Céline Letawe et Vera Viehöver proposent enfin la traduction française d'un entretien qu'elles ont réalisé expressément pour ce volume avec le traducteur allemand Hinrich Schmidt-Henkel (qui fait partie de ces traducteurs qui ont réussi à surmonter l'invisibilité dont il est si souvent question !) sur le pouvoir de la traduction.

Outre les autrices et auteurs des textes rassemblés ici, nous voulons citer celles et ceux qui n'ont pu dégager le temps et la disponibilité d'esprit nécessaires pour participer au volume mais souhaitent être associés à cet hommage (en priant celles et ceux que nous n'avons pu contacter de nous excuser) : Kristine VandenBerghe, Annie Brisset, Laslo Scholz, Gertrudis Payas, Juan J. Zaro, Evangelina Soltero Sanchez, Sylvia Saïtta. Alvaro Ceballos mérite une mention toute particulière pour son expertise : sans lui, le livre n'aurait pas pu voir le jour.